

Un verre cassé

Julius Nicoladec

Number 147, November 2015

Vérité et mensonge

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicoladec, J. (2015). Un verre cassé. *Moebius*, (147), 41–48.

JULIUS NICOLADEC

Un verre cassé

J'en ai pour à peine un quart d'heure. Pour une fois que quelques embouteillages m'auraient bien arrangé, la circulation est désespérément fluide. Je suis en retard de près d'une heure. Mais j'ai quand même besoin d'encore un peu de temps pour réfléchir. Que vais-je donc raconter à Jeanne? Lui faire le coup de la réunion qui a trop duré? Celui du gros client dont j'ai eu du mal à me débarrasser? Tout cela est plausible. Sauf que, bien que je sache assez bien mentir professionnellement, je n'ai jamais essayé avec elle. Pas vraiment envie non plus. Mais là, lui dire la vérité me paraît au-dessus de mes forces, peut-être même de mes capacités. Moins de quinze petites minutes pour prendre une décision qui risque d'engager le reste de ma vie. J'ai pourtant une sérieuse expérience en matière de résolution des problèmes difficiles. Je sais peser le pour, le contre, envisager les solutions alternatives, juger des effets collatéraux. Mais là, je me sens démuni comme un gamin essayant de trouver un mensonge pour sa mère, convaincu d'avance qu'elle ne le croira pas.

Mais qu'est-ce qui m'a pris, comme disent tous les imbéciles dans mon genre? Vingt-cinq ans de vie commune avec Jeanne, jamais un accroc! «C'était un accident.» Je me rends compte aussitôt du ridicule d'une telle excuse. Pourtant, ce n'est pas complètement faux, c'était une sorte d'accident. Il faut dire aussi, ce n'est pas parce qu'on est un homme mûr qu'on est capable de surmonter toutes les épreuves. Pour certaines, on est au contraire de plus en plus fragile. J'avais chargé la petite Sophie d'établir un rapport sur les raisons de nos difficultés d'échange avec l'Amérique du Sud. Une jeune stagiaire, en âge d'être ma fille, aussi

timide que brillante, parlant couramment l'espagnol et le portugais. Elle avait toutes les qualités requises pour traiter le dossier. Elle m'a donc présenté une synthèse rapide de son travail. J'ai tout de suite été impressionné par la finesse de son diagnostic et la pertinence des solutions proposées. C'était de plus bien structuré et sachant de manière infail- lible aller à l'essentiel.

Seulement, il faut aussi savoir se préserver des contin- gences. Je suis pourtant censé en avoir l'expérience. Il fait chaud dans mon bureau à la mi-août. Et quand il fait chaud, les jeunes stagiaires, tout en restant décentes, ont tendance à être vêtues de tenues légères. Quant à moi, au- delà d'une certaine température, mes facultés mentales tendent à subir un léger ramollissement, et mes nostalgies érotiques un incontestable regain. Il faut dire aussi, à ma décharge, qu'il y avait quelque chose de bouleversant dans le contraste entre la présence fragile et timide de cette gamine, son air pas très sûr d'être à la hauteur, et la dimension grand professionnel de sa prestation. J'avais du mal à garder le contrôle face à cet entrechoc hétéroclite entre l'analyse subtile des difficultés liées aux petites particularités cultu- relles sud-américaines et ces genoux merveilleux dont la perfection était discrètement soulignée par la jupette qui avait tendance à remonter. Je m'étais déjà dit, en d'autres occasions, que les bureaux de verre donnaient sans doute une image moderne et tournée vers l'avenir, mais qu'un bon vieux meuble en bois à l'ancienne pouvait parfois être préférable. Tout dépend des circonstances. Je n'avais malgré tout pas trop d'inquiétudes et gardais l'illusion d'être apte à maîtriser la situation. En vingt-cinq ans, j'ai su résister à bien d'autres tentations. D'autant qu'elle ne cherchait manifestement pas à me provoquer. Mais voilà, il y a eu l'accident. Vraiment pas grand-chose, un petit incident de rien du tout, qui a mal tourné. Enfin, mal...

Nous avons un accord de publicité réciproque avec l'un de nos partenaires qui vend des sortes de petits sodas légers. Je me suis engagé à mettre à disposition des échantil- lons aux endroits propices. J'en ai donc toujours quelques- uns au frais, et quelques verres sur une desserte près de mon bureau. Vu la chaleur, et la prestation méritoire de Sophie, je lui ai proposé un rafraîchissement. Allez savoir

comment l'accident s'est produit. On n'a pas eu le temps de comprendre, sinon on l'aurait évité. Maladresse de ma part, ou de la sienne, je ne sais pas, le verre est tombé. Causes fortuites, grands effets. Nous nous sommes baissés ensemble pour essayer de le rattraper. Réflexe stupide, de toute façon, il était tombé et cassé. Après, je ne sais plus du tout comment les choses se sont enchaînées. Je me souviens juste que nos mains se sont rencontrées. Ensuite, je suis passé en mode parallèle. Une technique que j'utilise souvent lors des réunions ennuyeuses. Mais là, ce n'était pas volontaire. Et ce n'était pas une réunion ennuyeuse. La seule chose certaine, c'est que la suite n'a pas été très professionnelle. Que vais-je donc pouvoir raconter à Jeanne? Alors que toute l'affaire reste confuse, même pour moi?

Mentir, dire la vérité, les intentions se bousculent dans ma tête. J'ai encore besoin d'un peu de temps pour bien peser la situation. Comme par hasard, tous les feux de circulation, qui se mettent systématiquement au rouge quand je suis pressé, ont décidé aujourd'hui de me laisser passer au plus vite. Presque comme s'ils me narguaient: «Allez, allez, mon gars. On a fait une grosse bêtise, maintenant il faut aller s'expliquer.» Je sais, normalement, un feu rouge, ça ne parle pas. Pas comme le ministre dans la radio de la voiture. Lui, de toute évidence, il a réglé son problème. Pas de dilemme. Il est là pour mentir, il ment. D'ailleurs, à sa décharge, s'il se mettait à dire la vérité, les gens ne comprendraient plus. Il n'a pas été nommé pour embêter les gens à leur dévoiler la situation. Mais pour un particulier, c'est plus difficile. Il faut qu'il décide quand il faut mentir, et quand il ne faut pas. Sans compter les cas où il faudrait un peu des deux. Et bien sûr, le feu avant la Grand-Place, qui souvent m'arrête de longues minutes, se met aujourd'hui au vert dès qu'il me voit arriver. Pourtant, que de sages décisions parvient-on à élaborer, bloqué à un feu rouge.

Évidemment, je ne vais pas pouvoir me contenter de raconter à Jeanne que je ne me souviens plus très bien de ce qui s'est passé. Pourtant, je ne saurais même pas dire qui pourrait être tenu pour responsable d'avoir enclenché les choses. Sophie est bien trop réservée, et respectueuse envers ses supérieurs. Trop respectueuse peut-être, ça peut

finir par troubler les situations. Quant à moi, outre que je suis tout sauf du type à mélanger les genres, je suis bien trop attaché à Jeanne pour ne serait-ce qu'imaginer le moindre manquement à son égard. Pourtant, il y a bien eu dérapage. Si je lui raconte que le vrai responsable, c'est le service technique qui a fait installer une climatisation insuffisante, elle risque de mal le prendre. Lui dire que ces verres qui veulent faire design sont mal conçus et tiennent mal dans la main risque de ne pas valoir mieux. C'est difficile de dire la vérité. On est rarement pris au sérieux quand on donne les vraies raisons. Je l'avais déjà observé en affaires. Si vous remarquez qu'un gros problème est en fait dû à un petit détail en soi insignifiant, inutile d'essayer de l'expliquer, on ne vous croira pas. À une grosse difficulté doit nécessairement correspondre une bonne grosse cause, accompagnée si possible d'un vilain fautif.

Je suis en train de perdre le peu de temps qui me reste à ruminer sur ce qui a eu lieu. C'est inutile, ce qui est fait est fait. L'urgent n'est pas de se lamenter sur le passé, mais de trouver comment faire à partir de là. Il me reste dix minutes, c'est peu pour me construire une stratégie qui limite les dégâts. Je suis tiraillé entre des exigences contradictoires. D'un côté, tout dans ma relation avec Jeanne exclut que je m'en tire par un mensonge, même par omission. Nous avons tout construit sur la confiance. Mais lui dire froidement que j'ai commis une sottise avec une jeune stagiaire, je ne suis pas sûr non plus que ce soit le meilleur moyen de consolider cette confiance. Et puis ce ne serait qu'une vérité bien approximative. « Commis une sottise », c'est une description partielle, pas tout à fait honnête. En plus, ce serait injurieux envers la petite Sophie. Dire la vérité, encore faut-il s'y retrouver. J'avais déjà remarqué que lorsqu'on est fier d'avoir trouvé la formule juste qui résume bien, on se rend compte après coup que ce n'est quand même pas tout à fait ça. Alors qu'en affaires, une bonne et habile simplification qui a l'air d'être acceptée, c'est bon. Mais pas avec Jeanne. Il faut du sérieux. J'ai toujours été épaté par le culot de ceux qui concluent leur histoire en étant sûrs d'avoir dit ce qu'il y avait à dire. Comme s'il n'y avait aucune autre manière valable de le faire.

Je n'ai jamais songé, en m'énervant à l'occasion contre tel ou tel de mes collaborateurs pris en flagrant délit d'affabulation, que ce pouvait être profondément injuste de lui en vouloir. Le plus souvent, le pauvre gars est pris entre des contraintes contradictoires. S'il nie sa défaillance, c'est un mensonge. Mais s'il l'avoue, il peut donner l'impression de vouloir nuire au bon fonctionnement de l'entreprise, ce qui n'est pas vrai non plus. Je me trouve pris dans le même paradoxe avec Jeanne. Si je n'avoue pas, je suis un sale menteur qui bafoue un quart de siècle de confiance réciproque. Mais si j'avoue, elle va croire que je ne l'aime plus, au mieux que je l'aime moins. Mais ce n'est pas vrai du tout, au contraire. Je ne vais pas faire le coup du mari malhonnête qui se sent encore plus amoureux de sa femme parce qu'il l'a un peu trompée, mais tout de même. En plus, je ne peux certainement pas lui dire que, pour Sophie, je suis désolé, mais que je ne regrette pas vraiment. Ce ne serait sûrement pas très habile. Dire la vérité, c'est bien gentil, mais ce n'est pas toujours une option possible.

Je ressasse l'alternative. Je cache la vérité, je suis un menteur. Je la dis, enfin je livre les lambeaux qui m'en restent, elle croit alors que mon amour pour elle a faibli, ce qui est faux. Il faudrait du mensonge qui contienne le plus de vérité possible. On préserve au mieux les différents impératifs et, en prime, on atténue hypocritement la culpabilité. À cinq minutes de l'échéance, je ne sais toujours pas ce que je vais lui dire ou pas. À cette heure, même les gens qui me retardent d'habitude en rentrant de leur travail m'ont lâché. Je vois bien qu'on a décidé de me laisser seul avec mes angoisses de coupable. M'arrêter un moment sur le bas-côté, le temps de mettre au point, ne serait pas une bonne idée. Pour le coup, je crois bien que mon désarroi s'emballerait encore plus.

Pour enfoncer le clou, la radio déverse maintenant dans l'habitable son émission stupide destinée aux couples en difficulté. D'abord, mon couple n'est pas « en difficulté » – de toute façon, l'expression ne veut rien dire. Je sais bien que la pseudo-psy du poste ne parle pas spécialement pour moi, mais devoir entendre ses conseils mielleux « pour maintenir un climat de tendre complicité » ! Elle est

gentille, avec son histoire d'être toujours honnête. Bien au contraire, dire la vérité n'est pas toujours acceptable, c'est même parfois monstrueux. Est-ce qu'on dit au gamin : « Le dentiste va s'occuper de ta dent, il va sûrement te faire très mal » ? Non, on ment : « Tu verras, on ne sent rien du tout. » Mais la vérité supérieure, c'est qu'il faut arracher la dent. Enfin, dans mon histoire avec Jeanne, on va essayer de ne rien arracher du tout. Ce qu'il y a de commun avec la dent, c'est que la vérité de la vie est parfois incompatible avec la vérité du détail.

La proximité de l'échéance me rend philosophe. Ce n'est pas le moment, mais chez moi cela ne se commande pas. Alors celui qui ment sait que ce qu'il dit n'est pas vrai. Mais celui qui croit dire la vérité est pire, puisqu'il refuse de voir que ce qu'il dit n'est qu'une simplification à outrance de ce qui a vraiment existé. Celui-là est un plus grand mystificateur que le simple menteur. On peut raconter ce qu'on veut, de toute façon, ce sera faux d'une manière ou d'une autre. Je sais, c'est un truc de menteur que de se dédouaner par ce genre de considérations. N'empêche que c'est vrai.

J'arrive maintenant en vue de la maison. Il n'est plus temps de dissenter. Je ne suis pas prêt. Alors, comme il arrive souvent, la décision se prend de manière bizarre, quasi à mon insu. Je revois fugitivement en pensée les genoux de Sophie. Je ne sais pas pourquoi, c'est ce souvenir qui décide de tout. Le souvenir de la jupette qui remonte légèrement m'impose de ne pas mentir. On aurait pu s'attendre au contraire, mais je vais tout dire à Jeanne. Enfin, tout, c'est une façon de parler...

Je rentre, bise tendre. Elle ne me demande pas de justifier mon retard. Elle a confiance, elle sait que je dirai ce qu'il y a à dire. Pas facile de commencer quand on a quelque chose d'inavouable à avouer. Il faudrait sans doute une introduction, voire une mise en contexte, mais l'heure n'est guère à la rhétorique. Reste la solution directe.

« Jeanne, je te jure que c'est la première fois en vingt-cinq ans. J'ai eu accidentellement un rapport avec une stagiaire. »

Je regrette aussitôt d'avoir dit « accidentellement ». C'était censé minimiser l'affaire, d'une certaine façon ce

n'est pas faux, mais il n'est pas sûr que ce soit judicieux. C'est même ridicule. Elle me répond de manière inattendue.

« Mais qu'est-ce que tu racontes, mon chéri. Je ne vois pas comment tu travaillerais avec des gens sans avoir de rapports avec eux. »

Alors là, je ne sais plus. Elle n'a pas compris, ou elle se moque de moi ? Je suis pris de court. Si en plus, quand vous avouez, l'autre ne comprend pas vos aveux du premier coup ! Alors je perds les pédales. Je ne sais plus ce que je dis. Je dois être en train de tout mélanger, vingt-cinq ans de bonheur, le verre cassé, la climatisation insuffisante, l'Amérique du Sud, les genoux et la jupe malhonnête. Je crois bien qu'à un moment donné, je précise de quelle manière il faut comprendre le mot « rapport ». Je me réveille en pleine confusion, paniqué à l'idée de ce qu'a pu être mon défilé d'élucubrations. En tout cas, il semble bien que j'aie fait des aveux en bonne et due forme. Le mieux qu'on puisse faire dans le genre, avec plein de morceaux de vérité. Elle voit mon désarroi.

« Tu sais, mon chéri, tu n'es pas obligé d'inventer une histoire drôle chaque fois qu'un client te retarde. En tout cas, il y a deux choses dont je suis sûre. De notre amour et de ta fidélité. »

Je me demande si elle plaisante ou si c'est par dépit. Mais il faut me rendre à l'évidence, elle ne croit pas un mot de ce que je lui ai dit. J'avais déjà entendu parler de ce genre de réaction, mais je suis quand même sidéré. Le coup du coupable qui prend les devants et qui affirme, alors qu'on ne lui a rien demandé, que c'est lui qui a commis le forfait, et qu'il en est bien content. Personne ne le croit, on se contente de trouver sa plaisanterie de mauvais goût. Tout cacher en ne cachant rien. Quand je pense que j'ai été un quart d'heure à la torture, allant même jusqu'à philosopher. Je fais le choix difficile, j'opte pour l'honnêteté, et elle ne me croit pas. Je retiendrai la leçon pour la prochaine fois, le meilleur moyen de mentir, c'est de dire la vérité. Aussitôt j'ai honte d'avoir pensé à une prochaine fois. Mais comme je le sais à présent, un accident est si vite arrivé.

Tout à mes pensées honteuses, j'ai dû rater quelques phrases. Je redeviens attentif à ce que Jeanne me dit. Après

ce que je lui ai fait, c'est quand même la moindre des choses. J'aime sa voix rassurante.

«Tu sais, mon chéri, moi aussi, j'ai déjà cassé un verre. Je n'ai pas voulu te déranger pour si peu. Inutile de s'inquiéter pour trois fois rien.»

Comme si le ciel me tombait sur la tête. Déjà cassé un verre! S'inquiéter pour si peu! Non mais, qu'est-ce qu'elle est en train de me raconter?